

que ce fut à ce moment que Jean atteignit définitivement à sa forme, cette forme précise et nette, ce vers à la fois cadencé et souple, simple, parfois même familier, d'allure vive, libre, où chaque épithète est appropriée, forte, exacte, éloignée de toute banalité, où pas un mot ne sonne faux; ce vers qui marque à Jean Tisseur une place parmi nos poètes contemporains. Entre ces pièces, *Une Larme de Fiancée* (1834), d'une part, et *l'Idole* (1839), les *Violettes* (1841), de l'autre, il y a un abîme. Cette différence tout entière git dans l'art de la forme, car il n'est pas à croire que le sentiment du poète eût changé tout d'un coup, qu'un horizon nouveau se fût tout d'un coup découvert. Les choses ne sont rien, tout est dans la manière de les dire. « Ne peut-on pas prétendre que la forme est tout, écrivait Jean? Voyez le diamant : c'est du charbon, et c'est du diamant : pure différence de forme. »

Le vers de Jean n'est proprement ni classique ni romantique. Du classique, il n'a pas la symétrie un peu pénible, la marche à pas comptés, l'épithète abstraite et convenue. Du romantique, il n'a ni l'ampoulé, ni l'image outrée et pédante, ni la sottise riche affectée de la rime. Son vers, dans une certaine mesure, est l'héritier de celui d'André Ghénier, en ce sens que Chénier est le premier qui ait introduit l'articulation, la charnière dans le vers, de façon qu'il ne soit pas trop régulièrement suspendu sur tous les hémistiches, articulation affectionnée de Jean, qui redoutait en musique les accords plaqués à intervalles réguliers. Quand je dis que Ghénier fut le premier, je ne veux pas prétendre que l'on ne trouverait pas, chez les poètes antérieurs, nombre d'exemples de vers articulés ou désarticulés, comme l'on voudra (car la langue française a cela d'admirable que des expressions contraires peuvent signifier la même chose), mais cela importe peu. Il suffit de remarquer qu'au dix-septième et au dix-huitième siècle, l'alexandrin avait une allure rythmique entièrement différente de celle du vers moderne.

On a quelquefois pensé à voir dans Jean Tisseur une sorte de continuateur de Ghénier. Ce serait une grave erreur. Les deux poètes n'ont de commun que l'outil, le mode de construction du vers. Dans ses idylles incomparables, Ghénier souvent se contente du seul charme du tableau. Un fragment antique peut, en effet,